

LES CANONS DE BUNAU VARILLA

UNE LÉGENDE MODERNE

On peut aussi parler de la Vallée de Joux considérée comme la Perle du Jura, du moins par les Vaudois, d'un point de vue qui ne soit ni horloger, ni touristique.

Comme tout autre, et nonobstant le vocable de «coin perdu» qui la caractérisait naguère encore, cette contrée a eu, si l'on peut dire, ses relations extérieures. Outre que ses habitants ont, pour les besoins de leur industrie, et ce depuis deux siècles, parcouru en tous sens le monde dit civilisé, elle a accueilli sur son sol des gens parfois «hauts en couleur». Les lignes qui suivent devraient justifier cette affirmation.

Cette vallée constitue une unité géographique remarquable. Elle s'étend avec une étonnante régularité sur plus de trente kilomètres, de la localité des Rousses, à son extrémité sud-ouest, en territoire français, jusqu'à ce village du Pont, en Suisse, lequel, bâti en arc de cercle à l'extrémité nord-est du lac de Joux, prend, lors des beaux jours, une douceur quasi méridionale.

Cette belle unité géographique se trouve, par la malice de partages politiques ancestraux, coupée transversalement. La partie du haut, au sud, étant française, le bas de la vallée, au nord, se trouvant vaudois et donc suisse depuis 1803.

C'est dire que depuis les contreforts de la Dent de Vaulion qui ferme ladite vallée au nord, soit depuis les hauteurs dominant Le Pont, on voit, par temps clair, à l'autre bout, à quelque trente-deux kilomètres, la localité française des Rousses. Or, détail sur lequel nous reviendrons, était encore en service à cet endroit, au début du XXème

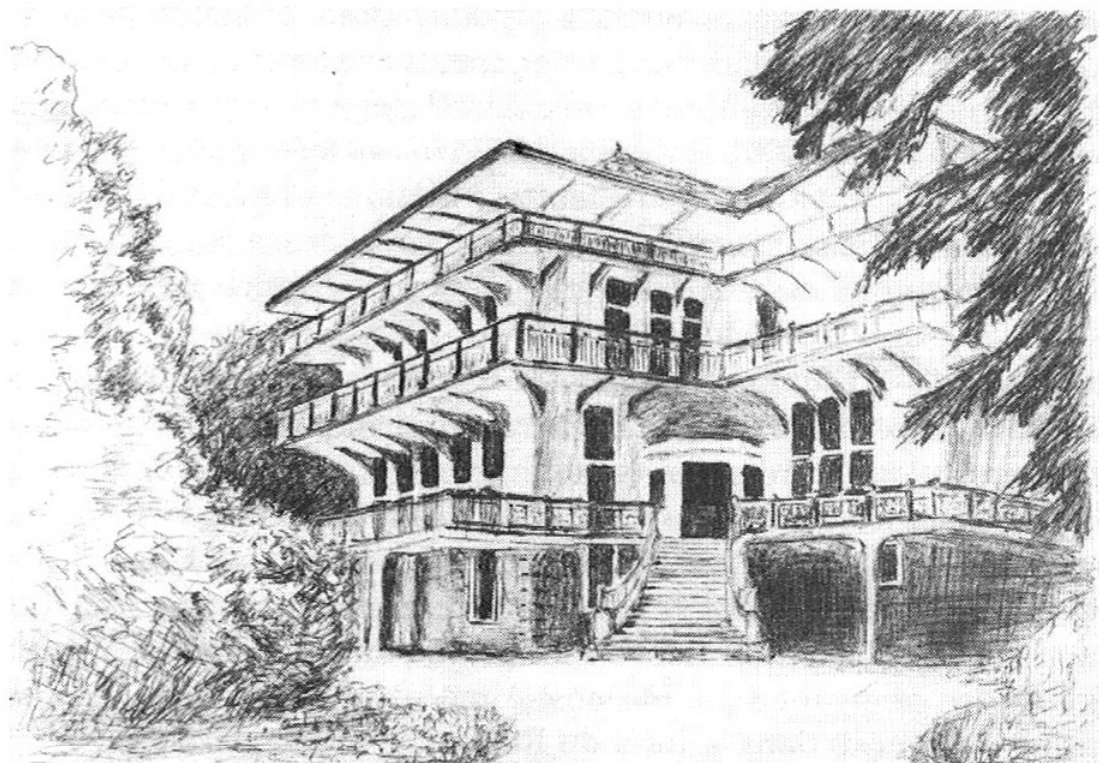
siècle, un ouvrage militaire, un fort, commis à la défense du territoire de la République.

A cette époque toujours, la vague touristique qui avait déjà envahi le territoire vaudois, le couvrant de maints «Grand Hôtel» et autres constructions souvent attentatoires à la beauté des paysages, s'en vint mourir dans cette vallée jurassienne. Les promoteurs crurent découvrir un nouvel Eldorado dans ce village du Pont précisément. La fièvre touristique, par contre-coup, s'empara également des habitants, victimes souvent passives, mais, vu leur niveau de vie plus que modeste, nécessairement intéressés. Et quand après la construction d'un «Grand Hôtel», on vit arriver un personnage, moitié réel, moitié légende, étranger, riche à millions, lequel du haut de sa toute-puissance financière et magique, fit bâtir sur la hauteur une somptueuse villa, les indigènes, du moins les plus excités, se crurent propulsés dans une ère nouvelle de prospérité et d'abondance.

Il faut dire qu'abstraction faite de son caractère de verrue dans le paysage, elle a fière allure et grande prestance, avec l'encorbellement impressionnant de ses balcons étagés, la «Villa du Matin». Dominant le modeste village, le surplombant presque, elle reste un signe ostentatoire de richesse, une excellente démonstration de l'opulence insolente, propre au capitalisme de l'époque. Et cela, même si seuls quelques esprits chagrins s'en avisèrent alors, et si certains le déplorent encore aujourd'hui.

De nos jours, la vague du tourisme dans la région s'est transformée en un clapotis tranquillisant. La prestigieuse villa, intégrée dans la vision journalière des habitants, leur est indifférente et même les vacanciers estivants s'y habituent. Seuls les Tamouls, Kurdes et autres immigrés en instance de renvoi dans leur pays d'origine, que les services officiels y logent, lui redonnent quelque intérêt aux yeux des villageois désabusés.

Et pourtant, dans l'esprit d'une population bon enfant, cette construction suscita avec les années une légende confuse, mystérieuse comme il se doit, dont les traces subsistent encore dans les souvenirs de ceux qui en sont aujourd'hui les derniers témoins vivants.



La villa Bunau Varilla au Pont. Elle a fière allure et grande prestance, avec l'encorbellement impressionnant de ses balcons étagés, la «Villa du Matin».

L'imagination de gens protestants, donc peu superstitieux, toutefois s'enflamma vivement, la rumeur gagna lentement les milieux populaires toujours accessibles aux «nouveautés». La légende une fois née oscilla entre vérités suspectes, approximations et mythe. Un témoignage devint une affirmation, deux témoignages suscitèrent une contradiction et trois témoignages créèrent la confusion. Aujourd'hui encore tel nonagénaire vous répondra : «Allez savoir ? Il semble bien que... Ça se disait... Bien sûr, ça n'a jamais été prouvé».

N'allez pas croire, je parle toujours de la magnifique villa, qu'elle fut hantée, qu'on y entendit des bruits, qu'on y vit des apparitions. Ses heures de gloire d'ailleurs furent éphémères, tout comme l'euphorie touristique de la région, et sombrèrent avec la «Belle époque» dans la catastrophe de 1914. Il suffirait probablement de consulter les pièces

officielles, tant à Paris qu'en Suisse, pour réduire à rien ou presque cette légende. Il faut bien s'en garder, car si l'existence de la «Villa du Matin» ne peut être contestée, celle de la légende, tout en étant bien réelle, tend à disparaître et se trouve déjà bien effacée dans la mémoire collective. Ne serait-ce pas une faute de la laisser s'éteindre ? La part de vérité contenue dans une légende n'est-elle pas souvent aussi significative que celle des documents les plus formels de l'histoire officielle ?

J'avais 9 – 10 ans, mon cousin Eric une année de moins. C'était en automne. Après une folle course à travers champs et forêts, assis sur un monticule, nous regardions, à six kilomètres de distance, les rayons du soleil couchant enflammer au fond de la vallée les vitrages du village du Pont et plus particulièrement ceux du «Grand Hôtel» et de la «Villa du Matin». Reflétant le rouge du couchant, ils paraissaient de feu et semblaient brûler. C'était presque un soulagement de voir s'éteindre ce gigantesque incendie à mesure que, derrière nous, le soleil s'enfonçait dans la forêt du Risoux.

C'est alors qu'Eric me conta son histoire. Elle concernait la mystérieuse villa qui, tout à l'heure, projetait jusque dans le lac l'intense luminosité du couchant. Ça commençait bien entendu par : «Mon papa m'a dit».

– L'homme qui a bâti cette maison, c'est un Allemand; il peut la faire sauter. Il ne restera alors qu'une plate-forme. Dessus il y aura des canons pour faire la guerre.

Du moment qu'il s'agissait d'un Allemand, pour moi, en 1920, l'incarnation même du mal, il ne fut pas question de savoir d'où viendraient les canons et que je m'inquiétasse de ce sur quoi on tirerait. La menace en elle-même suffisait à creuser mon inquiétude.

A réitérées fois nous en avons reparlé. A chaque fois ma crédulité, devenue incrédulité, allait s'affirmant. En un mot j'ai vécu. J'ai appris que l'Allemand était français. Qu'il s'appelait Bunau Varilla, qu'il était à l'époque propriétaire du journal «*Le Matin*» à Paris. Que donc le nom de la villa n'avait rien de la poésie de l'aube dont je l'avais aurolé, mais que sa cause originale était bassement prosaïque. Puis on m'a

dit que tel bateau ayant fait le transport des voyageurs sur «notre» lac se nommait *Le Matin*, parce que son achat avait été financé, en partie probablement, par le mécène auquel vous pensez. De mise au point en mise au point, j'avais donc depuis longtemps remisé aux oubliettes de la mémoire l'Allemand et ses canons.

Cependant les aléas de la vie m'ont amené à élire domicile dans ce charmant village du Pont. J'y coule une retraite... heureuse comme il se doit qu'on le dise. Lorsque je déambule sur le trottoir, le long du lac, levant la tête, je jette un coup d'œil vers la villa, et, riant sous cape, je songe aux canons qui jadis m'effrayèrent. De temps à autre mon voisin, Monsieur F***, et moi, nous nous invitons réciproquement, soit chez l'un, soit chez l'autre, pour boire un verre de blanc. F*** est de dix ans mon aîné, quasi nonagénaire. Un jour le dialogue s'engage au sujet de la Villa du Matin, qu'il appelle d'ailleurs «Villa Bunau Varilla».

- On n'a jamais su si c'était vrai ?
- Quoi ça ?
- Cette histoire de canons ?
- Quoi ? Que dis-tu ?
- Ben on disait que...
- Que quoi ?

Et de fil en aiguille je me rends compte que les dires du cousin Eric n'étaient pas dus à sa seule imagination, et que «ce que son papa lui avait dit» n'était pas pure invention de sa part.

Et mon voisin de préciser :

- Mais oui, c'était pour tirer sur le fort des Rousses.

Dame ! Il suffisait d'y penser. Comme Christophe !

Donc, canons il y aurait eu. Au moins dans l'esprit de certains. Et de plus je découvrais, stupéfait, le but qu'on leur avait assigné. Le fort des Rousses, trente à trente-cinq kilomètres, juste entre le vraisemblable et l'invraisemblable, entre le possible et l'impossible. Possible pour la «Grosse Bertha», impossible pour l'artillerie de campagne. Mais enfin, il y a cette villa qui peut sauter, cette plate-forme de tir ? La

contestation pourrait durer longtemps. Mon interlocuteur a d'ailleurs sur moi des avantages incontournables et la discussion dévie.

– Tu comprends, me dit-il, en 1912 tu n'étais pas né. Moi j'ai vu la villa se construire. Ce type, il avait des millions et des millions, septante qu'on disait. Moi j'avais neuf ans. On allait courir sur les murs en construction, un mètre et demi de large qu'ils avaient. Lorsqu'ils faisaient sauter le rocher pour les fondations, les pierres tombaient jusque dans le lac.

– Ces canons ? Tu les as vus ? .

– Non, mais ça se disait.

– Donc des histoires ?

– Tu comprends, j'étais gamin, je m'en moquais, mais au village on en parlait, certains y croyaient.

– Des bulles de savon.

– Tu as beau jouer les incroyables. Machin, Bunau Varilla, c'était quand même un type louche. Son fils a été fusillé à la Libération.

– Le fils, ce n'est pas le père, la Libération c'était en 44 et pas en 18.

– Oh ! moi j'y crois pas à ces canons. Mais il n'y a pas de fumée sans feu.

Mon voisin parti, je tourne en rond et je finis par me dire que si invraisemblable que soit cette histoire d'un Français qui aurait établi une place de tir en Suisse, il y a peut-être malgré tout quelque consistance à tout cet imbroglio. Une place de tir en Suisse, pour tirer sur son pays ?

A tout hasard, sans croire y trouver mention de Bunau Varilla, je consulte un dictionnaire. Et, oh surprise ! Ils sont deux :

* *Philippe, 1859-1940. Constructeur du canal de Panama. Pas trop compromis par l'affaire du canal, il a mis au point la «verdunisation», soit chlorage de l'eau, durant l'attaque de Verdun en 1916.*

* *Maurice, 1856-1944. C'est le bon ! Propriétaire du journal «Le Matin», dont il fit passer le tirage de 300'000 exemplaires à 1 million en 1913. Et cette phrase : «Pendant l'occupation il soutint la politique de collaboration avec l'occupant»*

Il n'y a pas de fumée sans feu, a dit mon voisin ? Un fils fusillé l'année de la mort de son père... lequel a soutenu la collaboration ? Lequel encore donnait lieu avant 1914 à une légende selon laquelle il ne visait rien moins qu'à bombarder le fort des Rousses ? Légende signifiante certes, mais où est le signifié, comme disent nos savants ? Et, pensant à ce fils exécuté à la Libération, quelle tristesse, alors que le père mourait, un passage de l'Écriture me vient à l'esprit : «*Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants en ont été agacées*». C'était un proverbe. Ezéchiel et Jérémie le citent.

Qu'est-ce donc qui, avant 1920, avait fait naître les canons de la légende ou la légende des canons ? Mon voisin l'ignore. En revanche il connaît moult détails concernant les habitants de la luxueuse villa. Des artistes peintres venant de Paris pour quelques semaines à réitérées fois, ont peint sur les murs de la grande salle : «les quatre saisons». Ils étaient accompagnés de domestiques bien sûr, et de dames... Pour un petit village... quel événement ! Précédant d'ailleurs la venue de gens encore plus importants. Et le narrateur de préciser :

– Chaque année c'était lui qui venait d'abord avec sa maîtresse, jamais avec sa femme. Et évidemment avec les domestiques. Ensuite, mais jamais ensemble, venait l'épouse légitime. Et toute la suite : Germain le chauffeur, l'intendante, l'Hortense... quelle sale bête, celle-là...

– Quoi donc ? Elle t'a fait du mal ? Tu n'avais pas affaire avec ?

– Mais si. Ma mère, veuve, était blanchisseuse et traitait tout le linge de cette bande. Pour quelques sous, une misère. Une fois blanchi, je le portais jusque là-haut, et puis jusqu'au quatrième. Elle me donnait vingt centimes, cette ch... Je suis sûr qu'elle marquait deux francs sur son livre de comptes. Et dire que ces gens-là avaient des millions et des millions. Ramassés où ? A Panama.

– Qu'est-ce-que Panama vient faire dans cette affaire ?

– Le scandale de Panama ? On sait assez.

– Là mon cher, il me semble que tu vas un peu vite. D'ailleurs c'est Philippe et non pas Maurice qui était Directeur général de la Compagnie.

– Voilà qui ne prouve pas que Maurice n'ait pas fait sa pelote dans cette histoire. Avec son journal il avait le bras long. Et puis après tout, je n'en sais rien. Mais ces millions ne sont pas venus tout seuls !

Mon interlocuteur parti, je tourne de nouveau en rond dans ma chambre.

Panama-Panama. On sait assez...

Oui et non, comme toujours. Il y a le « beaucoup » que l'on ignore et le « peu » que l'on sait. On sait qu'en marge du creusement du fameux canal les tripotages financiers furent considérables. La justice s'en mêla. Il y eut des suicides, des condamnations, des « oublis » plus ou moins programmés, beaucoup de tondus et bien évidemment, des profiteurs.

La presse joua un rôle énorme; manipulateur, néfaste ou heureusement révélateur. La France connut une de ses « affaires » parmi les plus considérables, ce qui n'est pas peu dire.

Et tout à coup je me souviens, Bunau-Varilla, mais oui, c'est Max Gallo qui en parle dans son livre : *«Le Grand Jaurès»*.

«En 1908, un personnage louche, enrichi par Panama, Bunau Varilla, qui dirige "Le Matin", dont d'autres journaux ont dénoncé les procédés de chantages et de truquages...» etc.

Tiens, tiens ? Enrichi par Panama ? Et cela sous la plume de Max Gallo. Les canons ? Légende sans doute. Les millions ?

Deuxième citation : *«Tout ce que vous voudrez, a cyniquement dit Bunau Varilla à Caillaux (ministre des finances), mon plus entier concours et tout ce que cela comporte ("Le Matin" tire à un million) pourvu que vous renonciez à l'impôt sur le revenu»*. (Lequel n'existait pas encore en France et auquel Caillaux ne renonça pas).

On comprend les sueurs de Maurice Bunau Varilla qui, outre sa somptueuse demeure du Pont, possédait bien d'autres propriétés dans l'Hexagone et dont les revenus devaient être substantiels.

Le temps qui sur toute ombre en verse une plus noire, ainsi que le dit le grand Hugo, versa sur la France, après le scandale de Panama, l'«Affaire» tout court. Autrement dit l'affaire Dreyfus. La haine antijuive

renforcée par Panama ne connut alors plus de bornes lorsqu'elle trouva le bouc émissaire idéal dans la personne du capitaine.

Et je pense aux juifs exterminés durant l'occupation, à ce fils exécuté à la fin de celle-ci, à ce père collaborateur, à certains habitants de notre vallée un instant éblouis par Bunau Varilla le magnifique, mais auquel ils prêtèrent, en vertu de quoi, là est la question, de si sombres desseins.

Pour notre part c'est sans haine, sans esprit de jugement, en toute sérénité, que nous parlons des acteurs mis en scène dans ce bref récit.

Abstraction faite momentanément de toute opinion philosophique ou religieuse, conscient de la précarité de l'esprit humain, trop âgé pour nous étonner encore d'un quelconque comportement de la part de nos semblables, nous disons les choses telles que nous les avons perçues. Encore que nous voudrions l'humanité (et nous avec) meilleure, nous la prenons telle qu'elle est.

Le temps qui sur toute ombre en verse une plus noire.

Sur le sombre océan, jette le sombre oubli,

dit Hugo en parlant des «*marins perdus dans les nuits noires*».

Le but de ces quelques lignes ? Sauver de l'oubli quelques péripéties de la vie de quelques humains et du village où ils ont vécu.

«*Il n'est pas sage de demander si le passé a été meilleur que le présent*».
Ecclésiaste 7 v 10.

Aujourd'hui la grande villa abrite des réfugiés. Sans porter préjudice à la mémoire de ceux qui l'ont habitée antérieurement, je serais tenté de dire quelle est enfin utile à quelque chose, et que le présent vaut bien le passé.

Claude Berney

Le Pont, le 10 mai 1990

Post scriptum :

Une étude du «Scandale» confirme et au delà que ce fut la «Valse des millions» à l'époque !

Un détail : Maurice, outre ses propriétés, possédait un yacht magnifique, etc. Philippe, pour servir ses intérêts, provoqua le coup d'Etat qui créa l'Etat de Panama (séparé de la Colombie).